

APRES LA MORT DE PIE IX ?

Dire tout ce qu'apporte avec elle cette grande mort qui s'approche, est absolument impossible. On peut même croire que Dieu ne saurait le dire. Car Dieu modifie ses résolutions selon les actes de l'homme libre. Il faudrait être à Rome pour bien voir le spectacle incomparable que donne ce grand homme au long de qui monte la mort, comme hésitante. Elle a déjà envahi la partie inférieure du corps. La tête reste vivante ! On dirait d'un soleil d'hiver qui, le soir, s'enfonce à l'horizon dans la mer et dont on ne voit plus que le front pâli. Ceux-là qui jadis ont vu de très-près Pie IX sont les spectateurs les plus émus de ce sublime coucher !

L'air ambiant parisien, tout chargé d'électricité, n'est peut-être pas bon pour y parler de ces choses d'un si prochain avenir. Cependant j'essaie. Je suis un de ceux qui ne désespèrent pas du pays. Il nous semble que si Dieu avait voulu nous achever, il a perdu une excellente occasion de le faire en 1871. Nous craignons moins les fatalités qui continuent à marcher pesamment sur nous—plus inhumaines que les chevaux, qui ne marchent jamais sur les blessés !

Le comte de Cavour va, du fond de sa tombe, décrire la situation qui suivra la mort du Pape. Aucun vivant ne peut mieux le faire que ce mort ! Et il l'a fait dans une conversation qu'il eut à Aix-les-Bains, en août 1859, avec le père Louis, de l'ordre des Capucins. Ce fait est tellement inédit ; il va si brutalement contre certaines idées préconçues, que je suis obligé de lui donner une garantie de vérité irrécusable. Je ne me mets jamais en scène ailleurs que dans mes études criminelles ou physiologiques. Au contraire, dans mes portraits, je ne raconte jamais les conversations que j'ai eues avec le portraicturé. Mais ici je suis obligé de dire comment je me suis trouvé, moi Français obscur, ayant à peine la grande majorité légale, dans un tête-à-tête prolongé avec l'homme, devant le génie de qui s'incline le prince de Bismark son disciple—et qui a fait l'Europe contemporaine ! En 1859, je fus chargé d'une mission littéraire en Italie, par M. Rouland, ministre de l'Instruction publique. Il s'agissait de faire dans les bibliothèques des recherches concernant l'histoire de France. Je fus, en outre, recommandé officiellement par le ministre des affaires étrangères à tous les représentants de la France en Italie. Le prince de la Tour-d'Auvergne me présenta donc à Cavour. Ce fut le début de mes relations avec le grand Italien ; quoique je fusse lié étroitement, par une respectueuse affection, avec le principal adversaire du comte, son camarade d'enfance, l'éminent marquis Costa de Beauregard. Dans les deux portraits du comte de Cavour, faits jadis par Hippolyte Castille et Mirecourt, ces écrivains rapportent ce que j'ai dit du comte de Cavour, comme venant du Français qui était le plus à même de le connaître.—Cela dit pour n'y jamais revenir, entrons à Aix-les-Bains, avec Cavour, le 29 août 1859.

Le comte de Cavour arrivait de Presingues, en Suisse, non loin du lac de Genève. On sait qu'il avait donné sa démission après le traité de Villafranca. Mais il n'avait pas cessé de gouverner les affaires. Le comte de Cavour était seul. Il n'avait qu'un domestique avec lui. Il descendit à l'hôtel Venat. Son séjour dura du 19 au 23 août. Aix-les-Bains était dans sa belle saison. Il y avait là des hommes déjà célèbres ou destinés à l'être. Les uns sont devenus ministres, conseillers d'Etat ou écrivains. Des femmes célèbres étaient alors dans tout l'éclat de leur beauté. Tout ce monde fut singulièrement préoccupé par le séjour de Cavour. Le comte n'avait voulu recevoir ou voir personne. Il allait parfois dans la journée chez une Italienne, jeune femme charmante—dont les grands cils se fermant et s'ouvrant ressemblaient aux ailes palpitantes de deux pa-

pillons noirs ! Elle semblait profondément dévouée au comte, quoiqu'elle ne fût ni sa mère, ni sa fille, ni sa sœur. Le comte Monticelli, esprit très-intelligent, père du marquis Monticelli, ancien ministre dans le cabinet Rattazzi, se trouvait avec moi auprès du comte de Cavour. Un matin, nous déjeunions dans la grande salle de l'hôtel. J'étais assis comme toujours à la gauche du comte de Cavour, par la raison suffisante qu'il n'y avait d'autres convives que le comte, Monticelli et moi. On parla d'un jeune père capucin, malade à l'hôtel, qui venait d'avoir un succès retentissant dans la chaire de Saint-Jean, à Lyon. Le comte nous manifesta le désir de voir ce jeune moine.

Le père Louis était un homme maigre, pâle, au profil pur, au regard doux. L'âme brûlait le corps, comme une mèche trop levée brûle l'intérieur d'un verre de lampe ! Nous le connaissions par l'entremise d'un de ses compatriotes, M. Binachon, un opulent négociant en charbons, de Lyon. Quand on prévint le moine du désir manifesté par le comte, il fut effrayé. On eût dit d'un curé de campagne recevant la carte de l'Antechrist. Cependant il se rassura et fit répondre qu'il serait très-flatté de l'honneur que lui faisait le comte. Cavour entra dans la petite chambre du moine dont la fenêtre donnait sur la montagne de la *Dent-du-Chat*.—“ Mon père, j'aime beaucoup les hommes à idée ; depuis quelque temps je n'en vois plus (ce n'était pas très-gracieux pour le comte de Monticelli et pour moi, ce que disait là Cavour !) et je prends au bond l'occasion de causer avec vous !—Il saisit les deux mains du jeune prêtre qu'il empêcha de se lever de son fauteuil. Le grand homme d'Etat et le moine causèrent pendant deux heures. Cette conversation se retrouvera tôt ou tard. Je n'en retiens que le point important. Cavour, les jambes repliées, l'une sur l'autre, selon son habitude, et à demi-couché sur le petit canapé, a dit :—(Les hommes qui ont connu Cavour vont reconnaître la forme et comme le timbre de sa parole !)

“ Voyez-vous, mon père, je ne suis pas plus bête que je n'en ai l'air et je suis plus catholique qu'on ne le dit. Si j'étais né dans le nord de l'Europe, je serais peut-être un adversaire de la papauté. Mais en Italie, parmi notre race latine où la religion catholique fait partie du génie et comme du tempérament de la nation, je serais le plus imbécile des hommes d'Etat—et je vous prie, mon père, de croire que ce n'est pas peu dire—si je n'avais la crainte continuelle de mettre la papauté à tout jamais contre la cause qui désormais est mienne ; et si je n'avais l'espoir très-réfléchi de nous réconcilier après la victoire avec la papauté. Le roi et moi, nous savons que la lutte de la maison de Savoie contre la papauté deviendrait inégale si elle était prolongée. La maison de Savoie serait brisée. Nous sommes au Sud, nous sommes dans les races latines, nous avons des traditions étroitement unies à la papauté—nous devons rester catholiques. Et, parbleu, je vous le redis—nous le devons d'autant plus que nous ne pourrions pas faire autrement ! Lutte inégale, mon père ! lutte inégale, si elle est prolongée après la victoire, quand les passions patriotiques seront calmées ! La papauté, unie à l'esprit de municipalisme, briserait l'Italie et la maison de Savoie, lentement, fatalement.”

Mlle Venat, propriétaire de l'hôtel, un peu inquiète de la prolongation de l'entretien, frappa discrètement à la porte. Cavour se leva. “ Pardon, mon père, je vous ai fatigué. Nous nous reverrons. Vous viendrez un jour prêcher en Italie et j'assisterai à votre sermon ! ” Et Cavour riait avec ce bon gros rire qu'il avait. Cavour revint s'asseoir dans le jardin de l'hôtel Venat. “ Il est très-bien ce moine, dit-il ; une grande intelligence ! ” Tout en fumant sa cigarette et en prenant ces grogs d'eau glacée qui faisaient tant de mal à son tempérament sanguin, Cavour nous

parla des anciens moines d'Occident. On sait que son érudition était énorme.

Certes, je raconterai tous les détails de ce séjour. Cependant ils n'ont, au point de vue exclusivement politique, rien de très-intéressant. C'est peut-être le moment de détruire certain préjugé.—On s'imagine que les rois et les hommes d'Etat parlent toujours politique. Or, dans la vie privée, ils ne font pas plus que les horlogers, en pareil cas, ne parlent de montres. Certes, je pourrais aujourd'hui faire parler Cavour sans avoir d'autre contrôleur que le comte Monticelli. J'ai même fait, alors, trois ou quatre promenades, seul avec Cavour. Mais je serais “ bête,” selon l'expression favorite de Cavour ; car je serais puni ! En effet, il me serait impossible de faire parler ce grand Italien sans qu'il s'en aperçût ! La vérité est donc que Cavour a peu causé politique avec nous. Il parlait de ce qu'il voyait : une montagne, une femme, un cheval, etc. Une certaine association d'idées s'opérait alors dans son esprit, et il parlait philosophie ou histoire. D'ordinaire, il nous faisait causer. Je n'ai pas dit qu'il nous écoutait.

Mais Cavour a dit, ce que la nomination prochaine d'un nouveau pape rend particulièrement grave—et ce qui a été écrit le jour même par deux hommes qui vivent encore—il a dit : *Lutte inégale de la papauté avec l'Italie, si elle était prolongée—l'Italie brisée.* Comment entendait-il cette réconciliation forcée ? Je ne sais. Était-il sincère ? Oui, Cavour était tout d'abord, comme tous les grands ministres de petits Etats, un homme masqué comme le prince de Bismark avant 1866. Après la victoire, ces hommes d'Etat rejettent leur masque, comme Sixte-Quint après son élection rejeta ses héquilles. Cavour était un catholique, plus que nous le croyons. Il savait que la mort était proche. Il l'entendait venir derrière lui. Voilà pourquoi il se hâtait avant la révolution italienne. Il voulait arriver au but avant que la mort n'arrivât à lui. Il avait fait promettre au père Jacques, de Turin, de venir l'aider “ à passer l'autre côté du mur.” On a prétendu à tort qu'il avait cédé aux prières de sa nièce, la comtesse Alfieri. Il a dit à Farini, quelques heures avant sa mort : “ *Mi son confessato ed ho ricevuto l'assoluzione ; più tardi mi comunicherà. Voglio che si sappia ch'io muoio da buon cristiano.—Je me suis confessé et j'ai reçu l'absolution ; plus tard, on me donnera la communion. Je veux qu'on sache que je meurs en bon chrétien.* ”

Le 25 août, le comte de Cavour reçut une dépêche du roi. Il partit pour Turin. Déjà il préparait ce qu'il appelait : *The war to the knife.*—*La guerre jusqu'au couteau !*—Je devais revoir souvent le comte de Cavour...

...Italie ! Italie ! Personne plus que nous qui t'avons aimée, ne te souhaite, devant une ère nouvelle de la papauté, le bon sens qui est le génie des grands empires, si l'audace est le génie des petits ! *Lutte inégale !* Pas-tu entendu de la bouche du plus grand de tes hommes d'Etat ?—Oui, certes, nous t'avons aimée ! Nous tous qui avons vécu parmi les molles effluves de ton atmosphère—soldats, diplomates, écrivains ou oisifs, nous avons gardé de toi comme un voluptueux souvenir d'amour !—chez toi brûle le feu où notre race alluma son génie !—On dirait qu'il brûle avec des senteurs enivrantes, comme dans les réchauds sacrés des anciens temples romains !

Un bruit d'une méchanceté détestable et d'une cruauté notoire a couru à travers l'Europe. On a écrit partout à l'étranger que la France déclarerait, dans un but clérical, la guerre à l'Italie. Cela est faux. Nous voulons la paix, aujourd'hui et demain.

Le grand pontife Pie IX l'a compris. En 1875, le marquis Costa de Beauregard, alors député de la Savoie, auteur d'un très-beau livre : *Un homme d'autrefois*, et fils de l'homme d'Etat dont j'ai parlé plus haut, était reçu par Pie IX en audience privée. Le Saint-Père lui avait marqué une bienveillance toute particulière en

souvenir de son père. “ Saint-Père, dit le marquis, que devons-nous faire pour vous à la tribune, nous, députés catholiques ?—Niente ! niente ! ” Et le pape ajouta : “ J'aime trop la France pour être cause d'une nouvelle épreuve pour elle ! Relevez-vous, Français, relevez-vous ; c'est tout ce que je vous demande aujourd'hui ! ” J'imagine qu'il était bon de faire connaître cette noble parole de l'auguste grand homme. Ce serait assurément insensé de supposer qu'elle n'est pas traduite ici, d'une façon absolument exacte. Oui, déjà la France relève sa tête, plus haut, d'année en année !—Les morts des années cruelles s'éloignent de nous—nous sommes en demi-deuil !

Mais la France ne combattrait pas contre sa camarade de guerre de 1859. C'est devenu un devoir patriotique que de démentir le bruit d'un prochain conflit. Ce bruit est maintenu obstinément par les ennemis de la France.—Il y aura bien d'autres chocs d'empires avant le choc des deux grandes sœurs latines.

La mort du Pape aura, à coup sûr, chez nous, un grand contre-coup. Une nouvelle ère de la papauté peut apporter des changements dans les relations de notre société civile avec la société religieuse—mais notre situation extérieure ne sera pas touchée. Le nouveau Pape sera à coup sûr un Italien. Il ne sera pas Allemand, comme le cardinal de Hohenlohe, ou Français, comme le cardinal Bonaparte. La nomination d'un de ces cardinaux aurait pu avoir de graves conséquences diplomatiques. Tout ira hâtivement et simplement. Le nouveau Pape, sans autre bruit que le bruit inaccoutumé de la grosse cloche de Saint-Pierre, prendra la place de Pie IX sur le trône—en même temps que Pie IX prendra dans la tombe réservée au dernier pape mourant la place de son prédécesseur Grégoire XVI.

Mais la mort du Pape préoccupera surtout l'Italie—Pie IX a été pour elle un doux adversaire. Il a porté contre la royauté de Savoie des coups dont il cherchait aussitôt à étouffer la douleur. On connaît ses relations non officielles avec Victor-Emmanuel ! Le bras du pape a rappelé parfois la hache en bois de sandal qui parfume les blessures qu'elle fait. Il retenait aussi certaines âmes, trop ardentes, de ces filets religieux qui sont si solides—quoiqu'ils semblent étherés et menus comme des “ fils de la Vierge.”—Au contraire, un nouveau pape peut sonner le tocsin dans Saint-Pierre, cette chapelle de la papauté !—L'esprit de municipalisme est toujours vivace en Italie. Le roi, un des souverains les plus fins du siècle, a dû entendre souvent de la bouche de Cavour, la parole que Cavour a dite au capucin d'Aix-les-Bains—“ lutte inégale, après la victoire, quand les passions patriotiques seront apaisées ! ” Or, Cavour avait, d'une façon extraordinaire, le juste sentiment des proportions et de la perspective—comme Michel-Ange.

D'un autre côté, en regardant bien sur le sol de l'Italie, on y verrait encore les traces de Mazzini—comme les traces qu'un loup laisse sur la terre labourée. L'Italie a besoin de la paix pour les effacer !—Donc, la mort du pape n'apportera pas avec elle les tempêtes qu'on croit. La *fumetta* qui sortira de la cheminée du Quirinal, après chaque scrutin du conclave, ne sera pas le premier nuage de la tempête européenne, quoique les situations amoncelées dans l'Europe semblent être arrivées à cette heure critique où un petit oiseau qui se pose sur la neige suffit pour faire crouler l'avalanche !—Mais la mort du pape sera pour notre pays un grand deuil. Pie IX a seul osé élever la voix en notre faveur pendant que nous étions couchés sur la fatalité. Certes, nous y reviendrons, mais disons-le, lui vivant !—Pie est un grand pape, qui donnera son nom à une partie du siècle. Bossuet manquera à son oraison funèbre, et Buonarrotti, à son mausolée !

IGNOTUS.